

# SCHNABELEWOPSKI

## FRAGMENT

---

### I

Mon père s'appelait Schnabelewopski, ma mère Schnabelewopska. Je suis né fils légitime de tous les deux, le 1<sup>er</sup> avril 1805 à Schnabelewops. Ma grand'tante, la vieille dame de Pipitzka, eut soin de ma première enfance, et me raconta beaucoup de beaux contes, et m'endormit souvent en chantant une chanson dont les paroles et la mélodie m'échappent. Mais je n'oublie pas la manière mystérieuse avec laquelle elle balançait sa tête tremblotante quand elle la chantait, et quel air de mélancolie avait alors sa grande et unique dent, solitaire dans le désert de sa bouche. Je me souviens quelquefois encore aussi du perroquet dont elle pleura si amèrement la mort. Ma vieille grand'tante est morte aussi maintenant, et je suis le seul homme dans l'univers qui pense encore à son perroquet chéri. Notre

chat s'appelait Mimi, et notre chien Joli; celui-ci avait une grande connaissance des hommes, et s'éloignait toujours quand je prenais le fouet. Un matin, notre domestique nous dit que le chien portait la queue un peu serrée entre les jambes, et laissait pendre une langue plus longue qu'à l'ordinaire, et le pauvre Joli, avec quelques pierres bien attachées à son cou, fut jeté à l'eau; ce fut dans cette circonstance qu'il se noya. Notre domestique se nommait Prrschtztwitsh. Il faut éternuer pour prononcer correctement ce nom. Notre servante s'appelait Swurtska, ce qui est un peu dur pour les Allemands, mais tout à fait mélodieux en polonais. C'était une grosse personne ramassée, avec des cheveux blancs et des dents blondes. Il y avait encore en outre deux beaux yeux noirs qui couraient par la maison: on les appelait Séraphine. C'était ma belle petite cousine, et nous jouions ensemble dans le jardin, et nous observions le ménage des fourmis, nous attrapions des papillons et nous plantions des fleurs. Elle rit un jour comme une folle quand je plantai dans la terre mes petits bas de laine, m'imaginant qu'il en viendrait une paire de grands pantalons pour mon père.

Mon père était la meilleure âme du monde, et fut longtemps un superbe homme: tête poudrée, petite queue élégamment tressée, qui ne pendait pas, mais était relevée au-dessus de la nuque par un petit peigne d'écaille. Ses mains étaient d'une blancheur éclatante, et je les baisais souvent. Il me semble que je respire en-

core leur doux parfum, et qu'il me pénètre d'une manière piquante dans les yeux. J'ai beaucoup aimé mon père, car je n'ai jamais pensé qu'il pût mourir.

Mon grand-père, du côté paternel, était le vieux M. de Schnabelewopski; je ne sais rien de lui, sinon que c'était un homme, et que mon père était son fils. Mon grand-père, du côté maternel, était le vieux M. de Wlrssrnski (il faut éternuer si l'on veut bien prononcer ce nom), et l'on a fait son portrait en habit de velours écarlate avec une grande épée, et ma mère me racontait souvent qu'il avait un ami qui portait un habit de soie vert, une culotte de soie rose, et des bas de soie blancs, et qu'il agitait avec fureur son petit chapeau bas quand il parlait du roi de Prusse.

Ma mère, madame de Schnabelewopska, me donna, quand je grandis, une bonne éducation. Elle avait beaucoup lu. Pendant qu'elle était grosse de moi, elle lut presque exclusivement Plutarque. Elle s'est peut-être frappé l'imagination pour un de ses grands hommes, probablement pour un des Gracques. De là mon désir mystique de réaliser en forme moderne la loi agraire. On devrait peut-être attribuer ainsi mon amour de la liberté et de l'égalité aux lectures d'avant-couches de ma mère. Si ma mère eût alors lu la vie de Cartouche, il serait possible que je fusse devenu un grand banquier. Combien de fois, dans mon enfance, n'ai-je pas manqué l'école pour aller rêver solitairement, dans les prairies de Schnabelewops, aux moyens de faire le bonheur de

l'humanité tout entière! On m'a souvent fait l'injure de m'appeler pour cela paresseux, et l'on m'a puni en conséquence, et il m'a fallu dès lors endurer beaucoup de peines et de souffrances pour mes pensées de bonheur universel. Les environs de Schnabelewops sont du reste fort beaux : il y coule une petite rivière où l'on se baigne avec beaucoup de plaisir pendant l'été ; il y a aussi de charmants nids d'oiseaux dans les broussailles du rivage. La vieille ville de Gnesen, ancienne capitale de la Pologne, n'est éloignée que de trois lieues. Dans la cathédrale de cette ville est enterré saint Albert. On y voit son sarcophage en argent, et dessus, sa propre ressemblance, de grandeur naturelle, avec mitre et crosse d'évêque, les mains pieusement jointes, et tout cela d'argent fondu... Saint d'argent! combien de fois je pense forcément à toi! Hélas! que de fois mes pensées reprennent la route de Pologne! et alors, je me retrouve dans la cathédrale de Gnesen, appuyé contre les piliers, près du tombeau d'Albert; j'entends de nouveau retentir l'orgue comme si l'organiste répétait un morceau du *Miserere* d'Allegri; on murmure une messe dans une chapelle lointaine; les dernières lueurs du soleil traversent les vitraux peints des fenêtres; l'église est vide, seulement, devant le sarcophage d'argent, est agenouillée une personne en prières, une angélique figure de femme qui me jette vivement un regard oblique, mais se retourne aussi vivement vers le saint, et de ses lèvres sentimentalement fines, murmure ces mots : — Je t'adore!

A l'instant même où j'entendis ces paroles, le célébrant de la messe sonna dans le lointain, l'orgue enfla bruyamment ses tuyaux les plus tonnants; la douce figure de femme se leva des degrés du tombeau, jeta son voile blanc sur son visage rougissant, et quitta la cathédrale.

« Je t'adore ! » Ces mots étaient-ils pour moi ou pour l'Albert d'argent ? Elle s'était bien tournée de son côté, mais seulement avec la figure. Que signifiait ce regard oblique qu'elle me jeta auparavant, et dont les rayons se sont répandus sur mon âme comme une longue traînée de lumière que la lune verse sur la mer quand elle sort de l'obscurité des nuages, et qu'elle s'y replonge aussitôt après. Cette traînée de lumière, dans mon âme aussi sombre que la mer, déclancha toutes les tempêtes qui dormaient au fond de l'abîme, et les requins et les monstres les plus fougueux de la passion s'élançèrent à la surface, et s'y vautrèrent, et de joie se mordirent la queue, et au milieu de ce désordre grondait l'orgue, toujours plus imposant, comme le vacarme de la tempête sur la mer du Nord.

Le lendemain je quittai la Pologne.